

# LES MOMIES ROYALES DE DÉIR EL-BAHARÍ

PAR

G. MASPERO.

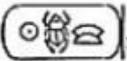
---

## I. — LA DÉCOUVERTE ET L'INVENTAIRE.

Pendant l'été de 1871,<sup>1</sup> un Arabe de Gournah, en quête d'antiquités, découvrit une tombe remplie de cercueils empilés confusément l'un sur l'autre. La plupart étaient couverts de cartouches et portaient l'uræus au front. Les fouilleurs de Thèbes savent depuis longtemps que ce sont là marques de dignité royale : le nôtre connaissait trop bien son métier pour ne pas deviner au premier coup d'œil que le hasard lui avait livré un plein souterrain de Pharaons. Jamais pareille chose ne s'était vue de mémoire d'homme; mais la trouvaille, si précieuse qu'elle fût, ne laissait pas que d'être difficile à exploiter. Les cercueils étaient nombreux et lourds : ce n'eût pas été trop d'une douzaine d'ouvriers pour les remuer. On n'avait accès aux chambres funéraires que par un puits profond : il fallait, pour les vider de leur précieux contenu, installer au-dessus de l'ouverture béante un appareil de poutres et de cordes impossible à dissimuler. On aurait dû mettre les voisins dans la confiance, partager le trésor avec eux, encore n'était-on pas certain qu'un des associés, mécontent de son lot, n'allât pas tout révéler au moudir de la province ou au directeur des fouilles. L'Arabe se résigna à ne

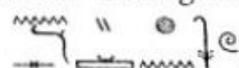
1. C'est la date qui m'a été indiquée à différentes reprises par Mohammed Abderrassoul et par ses deux frères, Ahmed Abderrassoul et Soliman.

pas tirer un parti immédiat de l'aubaine qui lui était échue. Deux de ses frères et un de ses fils l'aidèrent à démailloter quelques momies, à enlever deux ou trois couffes de figurines funéraires, des scarabées, des canopes, des Osiris en bois peint, une demi-douzaine de papyrus, une collection d'objets aisés à emporter et à cacher. Ils descendirent trois fois en dix ans au fond de leur cachette : c'était de nuit, pour quelques heures seulement, et les mesures étaient si bien prises que personne autour d'eux ne soupçonna l'importance de la découverte. Chaque hiver, ils vendaient aux voyageurs quelque chose du butin qu'ils avaient rapporté de ces expéditions : ils attendaient, pour disposer du reste, qu'un savant, envoyé en mission par son gouvernement, vînt à Thèbes, ou un touriste assez riche pour acheter les rois en bloc et obtenir le laisser-passer de la douane égyptienne.

Cependant, une partie des objets dont ils avaient réussi à se débarrasser était parvenue jusqu'en Europe. Dès 1874, quelques figurines, assez grossières de travail, mais revêtues d'un charmant émail bleu, avaient fait leur apparition sur le marché de Paris. Celles que je vis alors n'avaient point de nom royal, mais un simple prénom Khopirkhârî , que deux Pharaons au moins se sont attribué successivement. Le plus ancien est Ousirtasen II de la XII<sup>e</sup> dynastie, le plus moderne Pino'mou de la XXI<sup>e</sup> : je me rejetai sur ce dernier, faute de mieux, et d'autres indices prouvèrent bientôt que ce n'était pas sans raison. Au printemps de 1876, un officier général anglais du nom de CAMPBELL me montrait le Rituel hiératique du grand-prêtre d'Amon Pino'mou (pl. I), qu'il s'était procuré à Thèbes pour la somme de quatre cents livres sterling. En 1877, M. DE SAULCY me remettait les photographies d'un long papyrus ayant appartenu à la reine Not'mit,  ou , et dont la fin est aujourd'hui au Louvre, le commencement en Angleterre et en Bavière<sup>1</sup> : l'original était, disait-on, entre les mains d'un drogman syrien qui l'avait acquis à LOUXOR.<sup>2</sup> MARIETTE avait déjà acheté à Suez un papyrus de même provenance, copié pour le compte d'une

1. Au témoignage de LAUTH (*Augsburger Allgemeine Zeitung*, 1882, p. 658, n° 45) la collection Mook, acquise par le musée de Munich, renfermerait un fragment du Rituel de Not'mit, comprenant tout ou partie du chapitre XVII.

2. Sur ce papyrus et sur la reine Not'mit, voir NAVILLE, *Trois reines de la XXI<sup>e</sup> dynastie*, dans la *Zeitschrift*, 1878, p. 29—32.

reine Tiouhathor Hontoouï ().<sup>1</sup> En 1878, ROGERS-BEY exposait à Paris une tablette en bois sur laquelle était écrit un texte des plus curieux : le dieu Amon y rendait un décret en faveur des figurines funéraires déposées avec le corps d'une princesse Nsikhonsou, .<sup>2</sup> Bref, dès 1878, je pouvais affirmer que les Arabes avaient découvert un ou plusieurs hypogées appartenant au groupe encore inconnu des tombes royales de la XXI<sup>e</sup> dynastie.<sup>3</sup> En rechercher l'emplacement fut, sinon le principal, du moins l'un des principaux objets du voyage que j'entrepris dans la Haute-Égypte aux mois de mars et d'avril 1881. Je n'avais pas la prétention de retrouver, par des sondages opérés méthodiquement, ou par des fouilles personnelles, le point précis d'où sortaient tous les objets révélateurs : la tâche était bien autrement difficile. Il s'agissait d'arracher aux fellahs, par la ruse ou par la force, le secret qu'ils avaient fidèlement gardé jusqu'alors. Une longue enquête, menée patiemment auprès des acquéreurs et des touristes européens, m'avait enseigné un fait important : les principaux vendeurs des antiquités royales étaient un certain Abderrassoul Ahmed, son frère Mohammed Abderrassoul de Shéikh Abd-el-Gournah, et Moustapha Agha Ayat, agent consulaire d'Angleterre, de Belgique et de Russie à Louxor. M'attaquer à ce dernier n'était pas chose aisée : couvert qu'il était de l'immunité diplomatique, il échappait à toutes les poursuites. Après quelques jours d'hésitation, je me décidai à procéder vigoureusement contre les frères Abderrassoul. Le 4 avril, j'envoyai au chef de la police de Louxor l'ordre d'arrêter Abderrassoul Ahmed, et je demandai par télégramme à DAoud PACHA, moudir de Qénéh, ainsi qu'au Ministère des Travaux Publics, l'autorisation d'ouvrir une enquête immédiate contre les principaux habitants du village de Shéikh Abd-el-Gournah. Abderrassoul Ahmed, saisi par deux gendarmes, au moment où il revenait d'une course dans la montagne, fut amené à bord de mon bateau. Comme je ne parlais pas encore couramment l'arabe, je le fis interroger en ma présence, d'abord par M. ÉMILE BRUGSCH, alors conservateur-adjoint du Musée de Boulaq, ensuite par M. DE

1. Publié par MARIETTE, *Papyrus de Boulaq*, t. III, pl. XII—XXI.

2. Publiée par MASPERO, *Sur une tablette appartenant à M. Rogers*, dans le *Recueil*, t. II, p. 13—18. La tablette a été acquise par M. PIERRET sur ma recommandation et se trouve aujourd'hui au musée du Louvre.

3. *Recueil*, t. II, p. 13—14.

ROCHEMONTEIX, sous-administrateur de la Commission des Domaines de l'État, qui voulut bien me prêter le secours de son expérience et me servir d'interprète. Abderrassoul Ahmed nia tous les faits que je lui imputais au témoignage unanime des voyageurs, et qui tombaient directement sous le coup de la loi ottomane, fouilles clandestines, vente non autorisée de papyrus et de statuettes funéraires, bris de cercueils et d'objets d'art ou de curiosité appartenant à l'État égyptien. J'acceptai l'offre qu'il me fit de fouiller sa maison, moins dans l'espoir d'y trouver quelque dépôt compromettant, que pour lui fournir l'occasion de se raviser et d'entrer en composition avec nous. Douceur, menaces, offres d'argent, rien ne réussit, et, le 6 avril, l'ordre étant arrivé de commencer officiellement l'enquête, j'expédiai le prisonnier et l'un de ses frères, Husséïn-Ahmed, à Qénéh, où le moudîr les réclamait pour instruire leur procès.

L'affaire fut menée rondement.<sup>1</sup> Les interrogations et les débats, conduits par les magistrats de la Moudîriyéh, en présence de notre délégué, l'officier-inspecteur de Dendérah, ALI EFFENDI HABIB, eurent pour unique résultat de provoquer de nombreux témoignages favorables à l'accusé. Les notables et les maires de Gournah affirmèrent, à plusieurs reprises, sous la foi du serment, qu'Abderrassoul Ahmed était l'homme le plus loyal et le plus désintéressé du pays, qu'il n'avait jamais fouillé et ne fouillerait jamais, qu'il était incapable de détourner le moindre objet d'antiquité, à plus forte raison de violer une tombe royale. On remarqua l'insistance avec laquelle Abderrassoul Ahmed proclama qu'il était le serviteur de Moustapha Agha Ayat, et qu'il vivait dans la maison de ce personnage. Il croyait qu'en faisant profession de domesticité à l'égard d'un agent consulaire, il bénéficiait des privilèges attachés à la fonction diplomatique et devenait en quelque sorte protégé belge, russe et britannique. Moustapha Agha l'avait entretenu soigneusement dans cette erreur, lui et tous ses compères; il leur avait persuadé qu'en se couvrant de sa personne, ils seraient inviolables aux agents des administrations indigènes, et, grâce à cet artifice, il avait réussi à concentrer entre ses mains tout le commerce d'antiquités de la plaine thébaine. Abderrassoul Ahmed fut mis en liberté provisoire, sous garantie de deux de ses amis, Ahmed Serour et Ismaïl Sayid Nagîb. Il rentra chez lui, vers le milieu de mai, avec le

1. Toutes les pièces officielles de l'enquête, en langues arabe et française, sont déposées aux archives du Musée de Boulaq.

brevet d'honnêteté immaculée que lui avaient décerné les notables de Gournah. Mais son arrestation, les deux mois d'emprisonnement qu'il avait subis, la vigueur avec laquelle l'enquête avait été conduite par DAOUËD PACHA, avaient montré clairement l'impuissance de Moustapha Agha à protéger ses associés les plus fidèles : on savait de plus que je comptais revenir à Thèbes pendant l'hiver et que j'étais résolu à recommencer l'affaire de mon côté, tandis que la Moudîriyéh reprendrait les opérations du sien. Quelques dénonciations timides arrivèrent au Musée, quelques renseignements nouveaux nous parvinrent de l'étranger, et, ce qui valait mieux, la discorde se mit dans la famille d'Abderrassoul : les uns croyaient le danger passé sans retour et l'administration du Musée battue, les autres estimaient qu'il serait plus prudent de s'entendre avec elle et de lui livrer le secret. En même temps, Abderrassoul Ahmed prétendait que la communauté lui devait un dédommagement pour les mois de prison qu'il avait endurés, et réclamait la moitié du trésor pour lui seul, au lieu du cinquième dont il s'était contenté jusqu'alors : si l'on refusait de faire droit à sa demande, il menaçait d'aller tout dire à la direction des fouilles. Après un mois de discussions et de querelles, l'aîné des frères, Mohammed Abderrassoul, voyant qu'une trahison des siens était imminente, résolut de la devancer. Il se rendit secrètement à Qénéh, le 25 juin, et annonça au moudîr qu'il connaissait l'emplacement si longuement et si inutilement cherché.<sup>1</sup> DAOUËD PACHA en référa aussitôt au Ministère de l'Intérieur, qui transmit la dépêche au Khédîve. Le Khédîve, à qui j'avais parlé de l'affaire à mon retour de la Haute-Égypte, reconnut sans peine l'importance de cette déclaration, et demanda aussitôt quelques détails précis. Un second télégramme arriva le lendemain, dont les termes ne laissaient subsister aucun doute sur l'importance de la découverte. « En vérifiant le lieu découvert à Gournah, le 25 juin courant, nous l'avons, disait DAOUËD PACHA, trouvé long et contenant plus de trente sarcophages et beaucoup d'autres objets comme statuette, marbres, etc., et la plupart des sarcophages sont couverts par les inscriptions. Les images de serpents

1. Tous les renseignements que je donne sur ces querelles de famille m'ont été fournis, pendant les années qui suivirent, par différentes personnes résidant à Louxor, à Karnak, à Gournah et à Erment, entre autres par EYOUB EFFENDI, alors agent du télégraphe égyptien, ALI-BEY, moufattiche de la Daïrah Saniéh pour le taftiche d'Erment, ALI-MOURAD, agent consulaire des États-Unis, SAMUEL, curé catholique de Neggadéh, etc. Ils m'ont été confirmés par les frères Abderrassoul.

» et les ornements qu'on voit dans ce lieu prouvent qu'il est un lieu royal. On ne peut pas compter toutes les pièces antiques existant dans ce lieu, sans les faire sortir du souterrain.»<sup>1</sup> Le conservateur, VASSALLI-BEY, était en congé. Des considérations d'ordre privé m'avaient rappelé en Europe. Je venais de partir, en laissant au conservateur-adjoint, M. ÉMILE BRUGSCH, les instructions et les pouvoirs nécessaires pour agir. Le 27 juin, au reçu du second télégramme, le Khédive lui intima l'ordre d'aller à Thèbes en compagnie de MM. THADEOS MATAFIAN, nommé depuis inspecteur de la circonscription des pyramides, AHMED EFFENDI KAMAL, secrétaire-interprète du Musée, et MOHAMMED ABDESSALAM, pilote du bateau *Le Menshiéh*, attaché au service des fouilles.<sup>2</sup> La petite commission se mit en route le vendredi 1<sup>er</sup> juillet, au soir. En arrivant à Qénéh le lundi 4, dans l'après-midi, une surprise l'attendait : DAoud PACHA avait reçu en dépôt de Mohammed Abderrassoul plusieurs objets précieux, entre autres, les quatre canopes de la reine Ahmas Nofritari et trois papyrus funéraires de la reine Mâkerf, de la reine Isimkhobiou, de la princesse Nsikhonsou. Le début était de nature à encourager nos agents. Pour assurer l'heureuse issue de l'opération délicate qui allait commencer, DAoud PACHA mit à leur disposition son wékîl, MOHAMMED-BEY EL-BÉDAOUT, et plusieurs autres employés de la Moudîriyéh, dont le zèle et la vigilance leur rendirent des services signalés.

Le mercredi 6, MM. MOHAMMED-BEY, ÉMILE BRUGSCH, AHMED EFFENDI KAMAL et THADEOS MATAFIAN furent conduits par Mohammed Abderrassoul à l'entrée du caveau funéraire. L'ingénieur égyptien qui l'a disposé jadis avait pris ses précautions de la manière la plus habile : jamais cachette ne fut mieux dissimulée. La chaîne de collines qui sépare en cet endroit le Bab el-Molouk de la plaine thé-

1. Traduction de la dépêche officielle de DAoud PACHA, dans une lettre d'AHMED EFFENDI KAMAL, secrétaire-interprète du Musée, en date du 28 juin 1881.

2. Lettre de M. ÉMILE BRUGSCH, en date du 29 juin 1881. «Voilà une affaire très importante et d'une nature réelle. On a envoyé au vice-roi une dépêche chiffrée, lui annonçant la découverte d'un tombeau à Thèbes, contenant une trentaine de cercueils et une quantité d'autres objets. J'ai reçu l'ordre de me rendre à Gournah pour faire le rapport et ramener les objets. Demain matin je pars pour Siout, accompagné de KAMAL EFFENDI, notre secrétaire, et du réis de notre bateau. Il y a un Arabe là-bas qui a désigné le tombeau au moudir de Kénéh, qui a mis tout de suite une garde pour empêcher tout vol. Peut-être aurons-nous notre Pinotem?! Je vous enverrai, aussitôt que j'aurai vérifié le tombeau, un télégramme à Paris. . . . Quelle bonne chance pour Abderrassoul!»

baine, forme, entre l'Assassîf et la Vallée des Reines, une série de cirques naturels, séparés l'un de l'autre par des contreforts, dont l'épaisseur varie entre quatre-vingts et deux cents mètres. Celui d'entre eux qui s'ouvre au sud du vallon de Déir el-Baharî présente un aspect particulier (pl. II). La paroi du fond est divisée en trois gradins superposés, de hauteur inégale, et dont le plus bas sert d'appui à de longs talus d'éboulis couverts de sable jaune. Elle est d'un calcaire limoneux, noirâtre, coupé et recoupé par de minces lamelles d'un calcaire blanc analogue à la belle pierre de Tourah : je ne saurais mieux comparer l'aspect qu'elle présente qu'à celui de la pâte feuilletée. La pierre, desséchée et cuite au soleil de plusieurs milliers d'années, a perdu toute consistance. Elle s'émiette au moindre attouchement : en moins de vingt minutes j'en ai détruit près d'un demi-mètre cube à la main, sans couteau ni instrument d'aucune sorte. C'était un défaut grave : aussi les ingénieurs négligèrent-ils d'abord cette partie de la nécropole. Quelques sondages, pratiqués sur l'étroite corniche qui sépare l'étage inférieur de l'étage moyen, leur montrèrent qu'il n'y avait aucune sécurité à percer des puits et des galeries dans une matière aussi friable.<sup>1</sup> Ils n'entre-

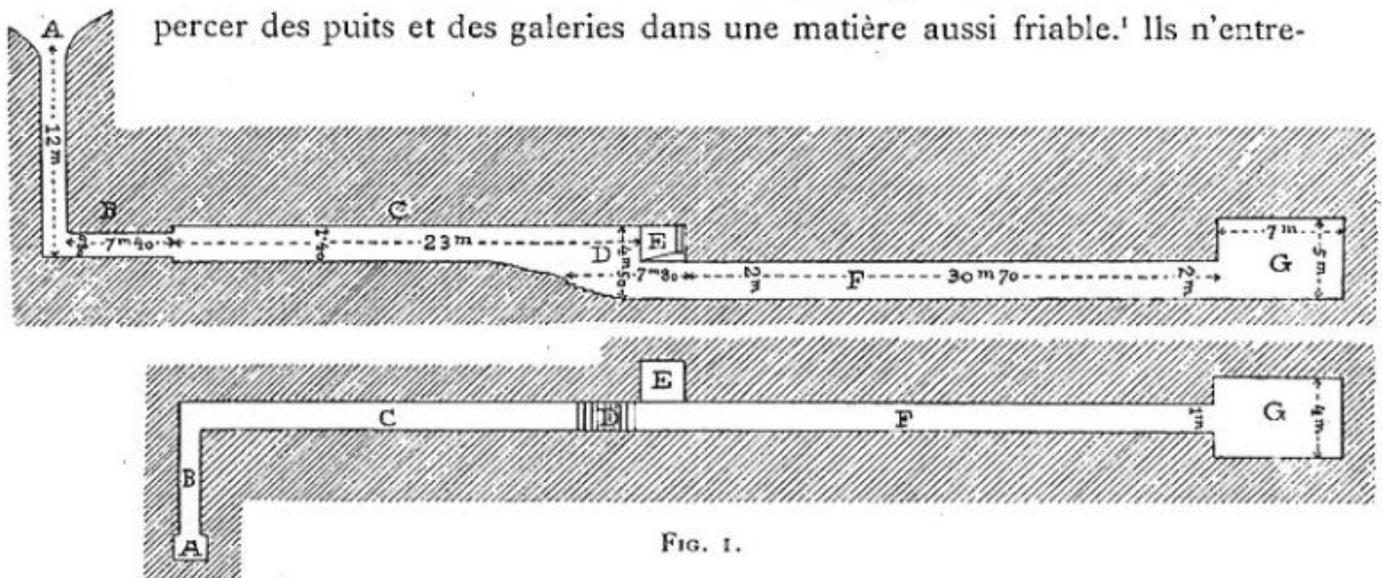


FIG. 1.

prirent sérieusement d'y travailler que vers la fin de la XX<sup>e</sup> dynastie, quand la place commença à manquer partout ailleurs. La tombe où les momies royales ont si longtemps reposé fut creusée au nord-ouest du cirque, vers l'endroit où le contrefort se détache qui le sépare du vallon de Déir el-Baharî (fig. 1). Le puits a

1. J'ai ouvert une trentaine environ de ces puits d'essai, aux mois de janvier, février et mars 1882. Un seul descendait à cinq mètres environ : les autres n'avaient guères que un ou deux mètres de profondeur.

12<sup>m</sup> environ de profondeur sur 2<sup>m</sup> de largeur. Au fond dans la paroi ouest, on pratiqua l'entrée d'un couloir qui mesure 1<sup>m</sup> 40 de large sur 0<sup>m</sup> 80 de haut dans son état actuel. La baie était formée jadis par des battants en bois qui ont disparu : après chaque cérémonie on les assurait au moyen de grosses pastilles d'argile sur lesquelles les gardiens de la nécropole apposaient leur cachet d'office. Après un trajet de 7<sup>m</sup> 50, le couloir tourne brusquement vers le nord et court pendant près de 60<sup>m</sup>, sans conserver partout les mêmes dimensions : en certains endroits, il atteint 2<sup>m</sup> de large, en d'autres il n'a plus que 1<sup>m</sup> 30. Vers le milieu, cinq marches grossièrement taillées accusent un changement de niveau sensible, et, sur le côté droit, une sorte de niche inachevée, profonde de 3<sup>m</sup>, montre qu'on a songé à changer une fois de plus la direction de la galerie. Celle-ci débouche enfin dans une sorte de chambre oblongue, irrégulière, d'environ 8<sup>m</sup>. Tout était rempli de sarcophages en bois, de momies, d'objets funèbres. Un cercueil blanc et jaune, au nom de Nibsni, barrait le couloir à 0<sup>m</sup> 60 au plus de l'entrée. Un peu plus loin, un coffre massif, celui de Soqnounrî Tiouâqen, dont la forme rappelait le style de la XVII<sup>e</sup> dynastie, puis la reine Tiouhathor Honttoouï, puis Sêti I<sup>er</sup>. A côté, sur une litière de fleurs séchées, des boîtes à statuettes funéraires, des canopes, des vases à libation en bronze, et, tout au fond, dans l'angle que forme le couloir en se redressant vers le nord, le dais en cuir historié de la reine Isimkhobiou, plié et chiffonné comme un objet sans valeur, qu'un prêtre pressé de sortir aurait jeté négligemment dans un coin. Le long du grand corridor, même encombrement et même désordre : il fallait s'avancer en rampant, sans savoir où l'on posait les mains et les genoux. Les cercueils, entrevus rapidement à la lueur d'une bougie, portaient des noms historiques, Amenhotpou I<sup>er</sup>, Thoutmos II, dans la niche près de l'escalier, Ahmos I<sup>er</sup> et son fils Siamon, la reine Ahhotpou, Ahmas-Nofritari, le Pinoï'mou que nous avons tant cherché, et d'autres. Dans la chambre du fond, le pêle-mêle était au comble, mais on reconnaissait à première vue la prédominance du style propre à la XX<sup>e</sup> et à la XXI<sup>e</sup> dynastie. Le succès dépassait toute espérance : où je m'étais attendu à rencontrer deux ou trois roitelets obscurs, les fellahs avaient déterré des familles entières de Pharaons. Et quels Pharaons! les plus illustres peut-être qui aient régné sur l'Égypte, ceux qui la délivrèrent des Pasteurs, Soqnounrî et Ahmos I<sup>er</sup>, les conquérants de la Syrie et de l'Éthiopie, Thoutmos III, Sêti I<sup>er</sup>, Ramsès II

enfin, le Sésostris des Grecs, le seul de tous dont la postérité ait gardé le souvenir.

Les frères Abderrassoul avaient si bien gardé leur secret que les habitants de Louxor et de Gournah furent aussi surpris que les Européens par le nombre et l'importance des momies. Déjà leur imagination s'échauffait : ils parlaient de caisses remplies d'or, de colliers en diamants et en rubis, de talismans. Il fallait agir vite, si l'on ne voulait pas s'exposer à des tentatives de vol ou peut-être même à des attaques à main armée.<sup>1</sup> Deux cents Arabes furent vite rassemblés par les soins du wékîl de la Moudîriyéh, et se mirent à l'œuvre. Le bateau du Musée, mandé en hâte, n'était pas encore là, mais on avait sous la main le réis MOHAMMED ABDESSALAM, sur lequel on pouvait compter. Il s'installa dans le puits même et se chargea d'en extraire le contenu : MM. ÉMILE BRUGSCH et AHMED EFFENDI KAMAL recevaient les objets au fur et à mesure qu'ils sortaient de terre, les faisaient descendre au pied de la colline et ranger côte à côte, sans ralentir un instant la surveillance. Quarante-huit heures d'un travail énergique suffirent à tout exhumer, mais la tâche n'était qu'à moitié terminée. Il fallait mener le convoi, à travers la plaine de Thèbes et au-delà de la rivière, jusqu'à Louxor. La plupart des cercueils, soulevés à grand'peine par douze ou seize hommes, exigèrent sept ou huit heures de transport entre la montagne et la berge; on se figurera aisément ce que dut être ce voyage par la poussière et la chaleur de juillet. La quantité des menus objets était si considérable, que plusieurs des gens auxquels on les avait confiés tentèrent d'en détourner une partie, espérant qu'on ne s'apercevrait de rien. Mais le wékîl de la Moudîriyéh avait l'œil ouvert sur eux : quelques mesures énergiques amenèrent une prompte restitution, et tout ce qui avait été volé reparut, à l'exception d'un panier qui renfermait une cinquantaine de figurines d'émail bleu. Enfin, le 11 au soir, momies, cercueils, mobilier, étaient à Louxor, dûment enveloppés de nattes et de toiles. Trois jours après, le *Menshiéh* arrivait : le temps de charger et il repartait pour Boulaq à toute vapeur, avec son fret de rois. Le puits, fermé légèrement, fut dégagé une seconde fois vers

1. J'ai appris depuis, par le témoignage d'un prêtre de Neggadéh, que les shéikhs d'un village voisin de Karnak avaient entamé des pourparlers avec une bande d'Ababdéhs pour franchir le Nil pendant la nuit et attaquer nos ouvriers. La promptitude avec laquelle MM. BRUGSCH, MOHAMMED-BRY et AHMED EFFENDI KAMAL procédèrent à l'enlèvement des momies déjoua ce complot.

le mois de janvier 1882 : M. ÉMILE BRUGSCH-BEY, un photographe américain, M. EDWARD L. WILSON, et son aide, Mohammed Abderrassoul et moi, nous y descendîmes pour faire une dernière exploration.<sup>1</sup> Nous ramassâmes encore dans le couloir des guirlandes de fleurs, des fruits de palmier doum, des lambeaux d'étoffe et quelques morceaux de figurines brisées. La chambre du fond fut l'objet d'un examen minutieux : communiquait-elle avec l'autre versant de la montagne

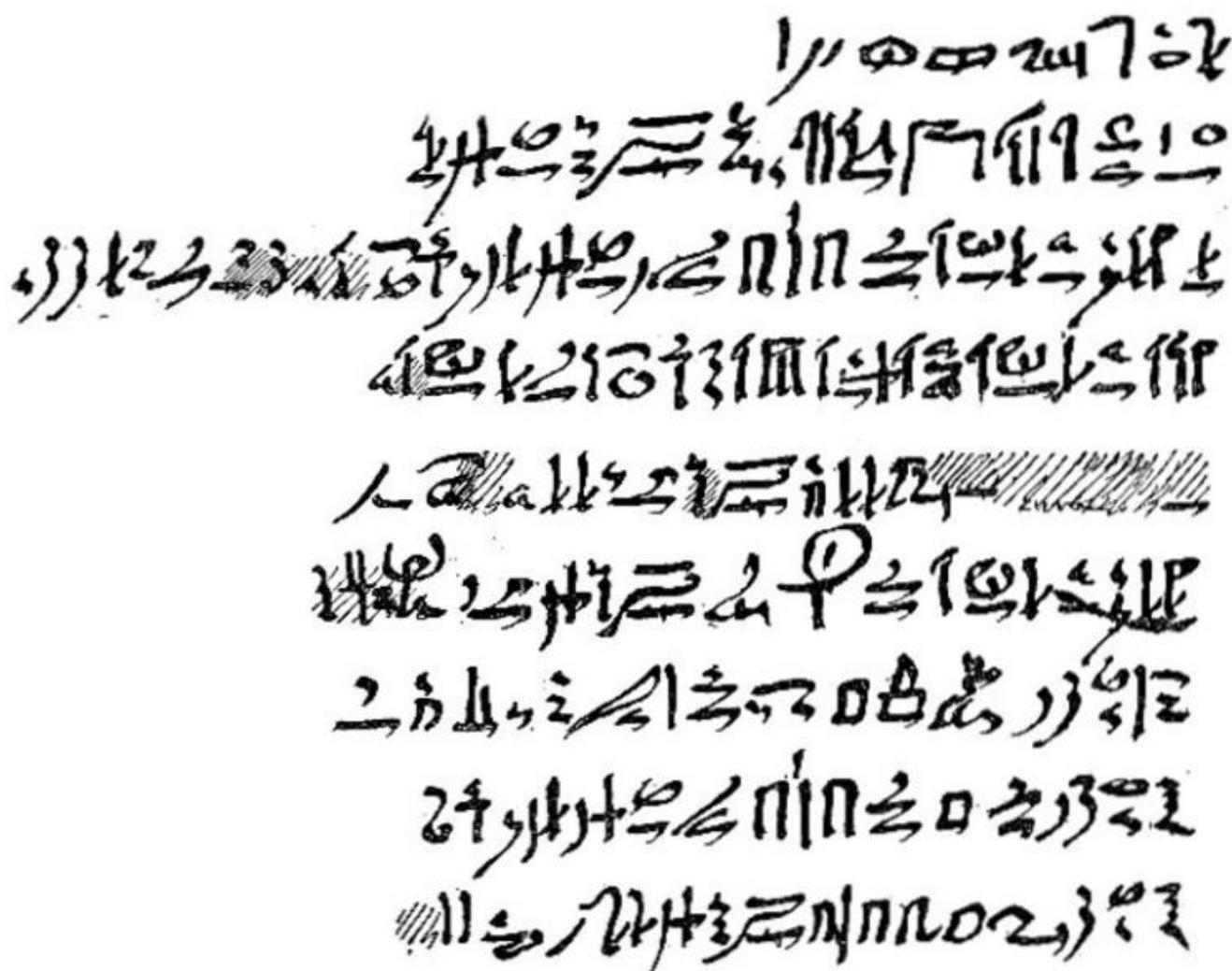
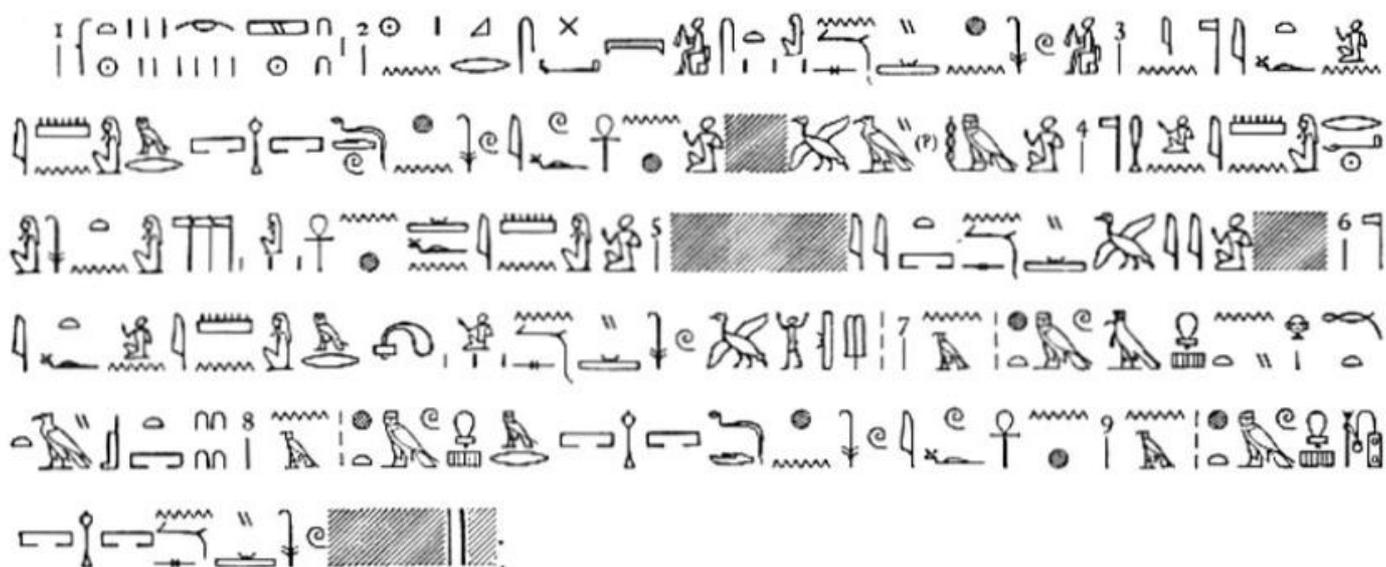


FIG. 2.

par une galerie qui débouchait dans la Vallée des Rois, peut-être dans le tombeau de Sêti I<sup>er</sup> dont le dernier couloir n'a jamais été entièrement déblayé? Je n'y découvris aucune issue, et mes compagnons ne furent pas plus heureux que moi : il demeure acquis au débat que l'on avait accès au tombeau par le puits et par le puits seulement. Je copiai, au fond du puits, sur les jambages de la porte,

1. Le récit de cette descente a été publié dans la revue américaine illustrée *The Century*, T. XXXIV, May 1887, p. 1—10, *Finding Pharaoh*, par M. WILSON.

trois inscriptions tracées à l'encre noire, une à droite, deux à gauche.<sup>1</sup> Celle de droite (fig. 2), qui est la plus ancienne, date de l'an V d'un roi inconnu.



«L'an V, le quatrième mois de Shomou, le 21, — jour où fut ensevelie la supérieure des favorites, Nsikhonsou, — par le Père divin d'Amon, intendant du double trésor, Zoudoukhonsouaoufônkh [fils de ?] Païnot'mou (?), — le Prophète d'Amonrâ, roi des dieux, Onkhfniamen, — [fils du ?] . . . . . Nsipai . . . . ., le Père divin d'Amon, intendant des chanceliers (?), Nsisoupkashoutiou, — les quarante (?) porte-sceaux qui sont préposés au double trésor de cette nécropole, — les porte-sceaux de l'intendant du double trésor Zoudoukhonsouaoufônkh, — les deux (?) porte-sceaux du scribe du double trésor, Nsisou . . . . .»

La lecture de cette inscription me suggéra l'idée de rechercher si je ne trouverais pas, dans le sable et parmi les fragments de pierre qui encombraient le fond du puits, les débris au moins des scellés que les trois dernières classes de personnages mentionnés avaient dû apposer sur la porte à diverses reprises. Une fouille de quelques minutes ramena au jour une vingtaine environ de pains de terre sigillaire qui portaient des traces de caractères empreints sur une face. Ces fragments, étudiés à loisir nous ont rendu les restes de plusieurs sceaux commençant par les signes et des exemplaires complets d'un autre sceau qui appartenait probablement aux employés chargés de veiller sur la partie septentrionale de la nécropole. Le voilà de grandeur presque



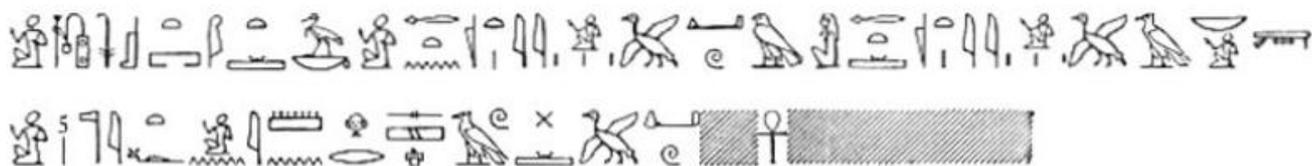
1. L'analyse de ces inscriptions a été donnée dans les *Notes sur divers points de grammaire et d'histoire*, § XXX, *Zeitschrift*, 1882, p. 134—135.

naturelle (fig. 3), et je laisse à plus habile le soin de l'interpréter entièrement. Les deux inscriptions écrites sur le jambage de gauche ne forment en réalité qu'un



FIG. 3.

seul texte, postérieur de onze ans au premier. Le scribe en avait déjà tracé deux lignes tout au haut de la paroi quand il s'aperçut qu'il avait mal pris ses mesures et que la place lui manquerait en cet endroit pour raconter ce qu'il avait à dire (fig. 4). Il interrompit brusquement et recommença son travail un peu plus bas, dans de meilleures conditions (fig. 5).



«L'an XVI, le quatrième mois de Pirit, le 20, — jour où fut enseveli défunt  
»le premier prophète d'Amonrâ, roi des dieux, etc., Païnot'mou, — par le père

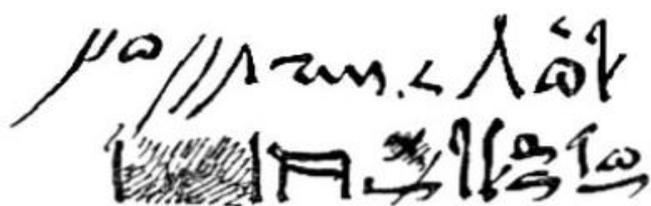


FIG. 4.

»divin d'Amon, intendant du double  
»trésor Zoudoukhonsouaoufônkh, le père  
»divin d'Amon, scribe des chanceliers,  
»ingénieur en chef, Nsisoupâkashou-  
»tiou, le . . . . d'Amon . . . . ., le père  
»divin d'Amon Ounnofri, le scribe royal

»de la nécropole, Bokou, le chef-manœuvre Petouhor, le chef-manœuvre Pnebto,  
»le père divin d'Amon, supérieur des écritures, Petou . . . . .»

1. Les deux signes hiéroglyphiques insérés derrière le mot  paraissent être une marque d'abréviation qui répond à notre *etc.*

Tandis que les personnages descendus dans la tombe pour y déposer la momie remontaient l'un après l'autre, un des scribes, pour charmer les ennuis de ce séjour prolongé, écrivit ces procès-verbaux, analogues par la rédaction à ceux qu'on traçait sur le linge ou sur le cercueil des momies à chaque visite nouvelle. Nous verrons plus loin qui sont Nsikhonsou et Pino'mou. Le texte des inscriptions est des plus intéressants au point de vue paléographique : il renferme des formes très rapides et qui sont déjà identiques aux formes démotiques. C'est un document de plus qu'il faut joindre à ceux que nous possédons déjà sur les origines de la dernière écriture cursive des Égyptiens.

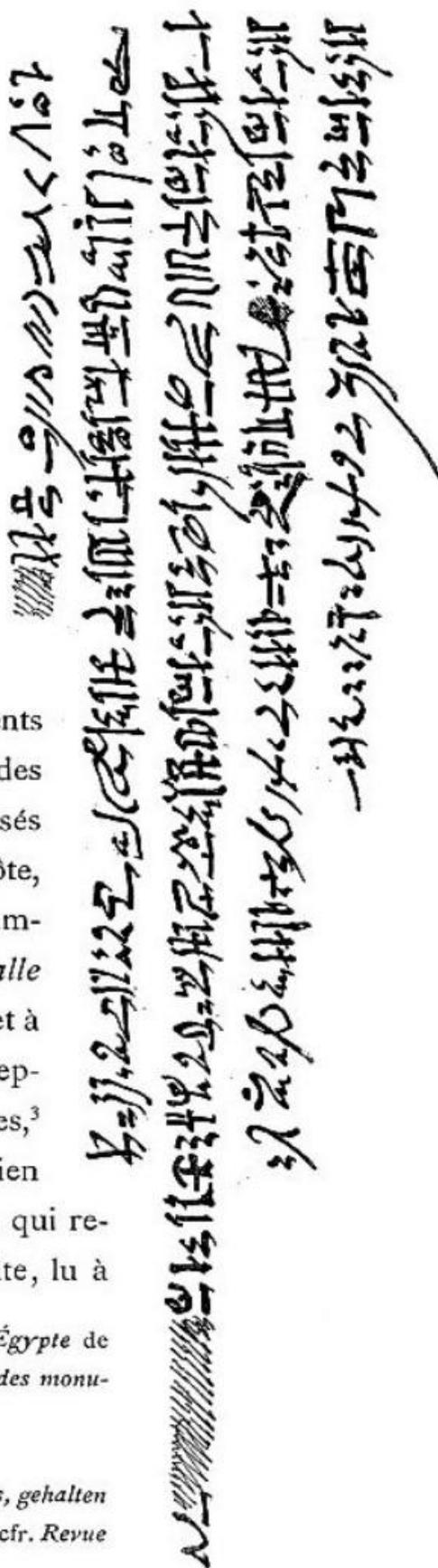
Ce n'était pas assez d'avoir retiré les rois de l'oubli où ils gisaient : il fallait les loger convenablement, et le musée, déjà trop étroit pour le nombre de monuments qu'il renfermait, ne pouvait les recevoir. La plupart des objets mobiliers, les figurines, les papyrus furent déposés dans les magasins : les momies furent placées côte à côte, partie dans la Salle du Centre, partie dans une petite chambre qui n'existe plus aujourd'hui et qu'on appelait la *Salle des Bijoux*.<sup>1</sup> La découverte, annoncée dès la fin de juillet à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,<sup>2</sup> puis le 15 septembre, à Berlin au Congrès international des Orientalistes,<sup>3</sup> avait fait trop de bruit pour que le gouvernement égyptien ne se crût pas obligé de donner un logis aux Pharaons qui reparaissaient si inopinément. Un rapport, rédigé à la hâte, lu à

1. On en verra l'emplacement sur le plan publié dans le *Guide en Égypte* de BÄDEKER (1877, p. 375). La description en est dans MARIETTE, *Notice des monuments* (5<sup>e</sup> édit. 1876, p. 84).

2. *Comptes-Rendus*, 4<sup>e</sup> Série, T. IX, séance du 22 juillet 1881.

3. *Verhandlungen des fünften internationalen Orientalisten-Congresses, gehalten zu Berlin im September 1881*, 2. Theil. *Afrikanische Section*, p. 12—24; cfr. *Revue égyptologique*, t. II, p. 344—346.

FIG. 5.



l'Institut Égyptien,<sup>1</sup> le 18 novembre 1881, et publié avec vingt photographies des objets principaux,<sup>2</sup> décida le conseil des ministres à ordonner l'agrandissement du Musée. Dès la fin de novembre, le ministre des Travaux Publics, ISMAIL-PACHA EYYOUB, avança les fonds nécessaires pour construire des salles nouvelles, grandes et bien éclairées. Quelques mois plus tard, en avril 1882, son successeur, MAHMOUD-PACHA FAHMY, commanda douze vitrines afin de mettre les momies les plus intéressantes à l'abri de l'air et de la lumière. Les massacres d'Alexandrie et la guerre qui les suivit n'interrompirent point le cours des travaux. La partie neuve du Musée fut inaugurée dans les derniers jours d'octobre 1882; tous les rois s'y trouvèrent réunis dans une même chambre,<sup>3</sup> les plus favorisés en vitrines, les autres sur des tréteaux de bois blanc. Deux grandes armoires, empruntées à la maison du directeur, reçurent quelques papyrus, des canopes, des pièces d'offrande, des spécimens de figurines funéraires.<sup>4</sup> Ce premier arrangement était, malgré tout, d'aspect assez misérable : les années 1883, 1884 et 1885 furent employées à l'améliorer. La tâche était lourde, car, malgré la bonne volonté de M. SCOTT MONCRIEFF, sous-secrétaire d'État, le Ministère des Travaux Publics ne pouvait nous venir en aide. A force de patience et d'économie, je réussis pourtant à faire fabriquer par nos deux menuisiers, MM. LIEBERKNECHT et MOHAMMED ISA, les armoires, les vitrines, les étagères dont on avait besoin : au mois d'avril 1886, toutes les momies étaient sous verre, à l'abri des intempéries et de la curiosité des visiteurs. J'avais tardé jusqu'alors à les démailloter. J'étais convaincu que cette opération devait présenter des avantages pour la science, qu'elle nous fournirait des renseignements sur l'âge, l'apparence, la constitution des souverains, peut-être des inscriptions ou des procès-verbaux qui nous permettraient de constater définitivement l'identité de chacune d'elles,

1. *Bulletin de l'Institut Égyptien*, 1881, p. 180.

2. *La trouvaille de Dêir el-Baharî. Vingt photographies*, par M. E. BRUGSCH, conservateur-adjoint du Musée de Boulaq, texte par G. MASPERO, directeur général des Musées d'Égypte, Le Caire, MOURÈS, 1881, in-4°, 36 p. Depuis lors, une seconde livraison de photographies a été publiée par M. BRUGSCH. Le texte a été réimprimé dans le *Bulletin de l'Institut Égyptien*, 1881, p. 129—169; tirage à part sous le titre *La trouvaille de Dêir el-Baharî*, Le Caire, J. BARBIER, 1883, in-8°, 43 p. La plus grande partie de ce rapport est reproduite textuellement dans le présent mémoire.

3. La *Salle des momies royales* est marquée H sur le plan du musée que j'ai publié en tête du *Guide du visiteur*, 1883.

4. C'est ce premier arrangement qui est décrit dans le *Guide du visiteur*, p. 314—351.

peut-être des bijoux et des papyrus : néanmoins je ne voulais rien risquer avant d'avoir complété le mobilier. Une seule momie d'odeur suspecte avait été déroulée par mon ordre en 1883 : c'était celle de la reine Mashonttimihou, dont le corps était enveloppé dans un grand linceul écrit.<sup>1</sup> Ce n'était pas la seule qu'on eut examinée. Dès les premières semaines de l'arrivée à Boulaq, M. ÉMILE BRUGSCH n'avait pu résister au désir de voir à nu la face de l'une d'elles, et avait ouvert, sans ordre et pendant mon absence, la momie de Thoutmos III : elle avait été déjà fouillée par les Arabes, et les traits en étaient défigurés. Vers le mois de septembre 1885, la momie de la reine Nofritari, que la mauvaise odeur m'avait obligé à reléguer dans les magasins, fut dépouillée par M. BRUGSCH, sans ordre et pendant mon absence, et le corps enterré provisoirement, car il menaçait de tomber en putréfaction. La momie de Soqnounrî, celle d'un prince anonyme enfermé dans une gaine blanche, exhalait des senteurs étranges et paraissaient être en voie de décomposition. Ces accidents, qu'il m'était impossible de prévenir, me décidèrent enfin à faire moi-même, avec soin et à loisir, ce qui avait été fait jusqu'alors rapidement et sans précautions suffisantes. Le développement commença le 1<sup>er</sup> juin 1886, par la momie de Ramsès II, sur l'ordre et en présence du Khédive. Le lointain successeur des Pharaons avait convoqué à la cérémonie tout ce que le Caire comptait alors de hauts personnages et de savants, les deux commissaires du Sultan et de la reine d'Angleterre, MOUKHTAR-PACHA GHAZI et H. DRUMMOND WOLF', NUBAR-PACHA, le conseil des ministres au grand complet, le consul-général de Russie, M. DE KHITROWO, des médecins, des archéologues, des artistes. Les péripéties de l'opération furent consignées dans un procès-verbal spécial, que le Khédive daigna signer.<sup>2</sup> Après Ramsès II, ce fut le tour de Ramsès III, puis celui de Sêti I<sup>er</sup> et de Soqnounrî,<sup>3</sup> puis celui d'Ahmos et des grands-prêtres d'Amon. Chaque corps fut examiné, mesuré aussi

1. *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, § XLII, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 77.

2. Le procès-verbal, lu à l'Institut dans la séance du 18 juin 1886, a été publié dans la *Revue archéol.*, numéro de juillet-août 1886, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1886, p. 294—301, et dans le *Bulletin de l'Institut Égyptien*, 1886, p. 252—260. L'original, signé de la main du Khédive, est aujourd'hui déposé aux archives de l'Institut de France.

3. Ce second procès-verbal a été publié dans *The American Journal of Archaeology and of the History of the Fine Arts*, t. II, p. 331—333, et dans le *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes*, t. VIII, p. 179—181.

exactement que possible, par M. BOURIANT, par le D<sup>r</sup> FOUQUET, par M. INSINGER, par mon frère et par moi; les mesures, prises par deux d'entre nous, étaient vérifiées par deux autres, puis consignées sur les feuilles préparées à cet usage par le laboratoire d'anthropologie du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris. Un chimiste distingué, M. MATHEY, analysa pour nous les substances et les tissus recueillis sur les cadavres.<sup>1</sup> Enfin l'illustre D<sup>r</sup> SCHWEINFURTH nous prêta le concours de sa science et de son habileté sans rivales pour préparer les fleurs et les graines, en reconnaître l'espèce, les décrire, en un mot, pour en composer un herbier, le plus vieux qu'il y ait au monde. Un mois entier, celui de juin 1886, fut consacré à ces travaux. Aujourd'hui tous les Pharaons, à l'exception d'Amenhotepou I<sup>er</sup> et de quelques sujets secondaires auxquels je n'ai point touché, ont été déshabillés, étudiés, puis rhabillés de manière à figurer décentement dans le musée. Ils se partagent en deux groupes bien distincts. Je mettrai dans le premier une vingtaine environ de cercueils, refaits ou brisés pour la plupart, où l'on reconnaît de prime abord le style de la XVIII<sup>e</sup> et de la XIX<sup>e</sup> dynastie. Tous les cercueils du second groupe sont uniformes d'aspect et portent le cachet de la XX<sup>e</sup> dynastie.

### Cercueils du premier groupe.

1<sup>o</sup> Cercueil du roi Soqnounrî III Tiouâqen de la XVII<sup>e</sup> dynastie.

Il est trapu, lourd, recouvert d'une couche de stuc blanc jadis doré; l'or ne s'est conservé que sur une partie de la poitrine et de la légende. La tête et la coiffure sont peintes en jaune, l'uræus dorée est au front. Une bande verticale d'hiéroglyphes descend de la poitrine aux pieds et se termine sous le talon. C'est un proscynème à Phtah-Sokar-Osiris, maître de Mendès et d'Abydos, pour qu'ils donnent  (sic) les rations journalières au        roi Soqnounrî Tiouâqen, aimé d'Osiris et de sa neuvaïne divine. Les caractères, d'abord tracés hardiment à l'encre noire, ont été retouchés maladroitement à la pointe mousse, après la dorure, et sont déformés en plus d'un endroit. Le  n'est point la marque du  , mais l'équivalent du signe  , déterminatif du verbe   . Le  a presque la figure d'un

1. La seule partie des recherches de M. MATHEY qui ait été publiée se trouve dans le *Bulletin de l'Institut Égyptien*, 1886, p. 186—195, *Notice sur une momie anonyme de Déir el-Bahari*.